Les trois mots inutiles.

—

Vous avez appris trois mots anglais? demanda Mary de Laurane à son flirt préféré Jean Séraval. Trois mots anglais pour me plaire?

—Trois mots, dit Jean qui souriait. Trois mots, pas un de plus.

—Dites les moi, vite.

—Je vous les dirai tout à l'heure. Ils seront plus jolis au soir tombant.

Le vapeur "France" quittait le port de Genève.

—Allons à l'avant, fit Mary. Nous serons mieux. J'entends l'orchestre Alessandro qui prélude au "Danube bleu".

"Nous serons mieux" signifiait: Nous serons seuls."

Elle marcha devant le jeune homme, sur le bateau encombré de touristes qui, pour la plupart, lisaient le Baedeker ou attaquaient sournoisement, à petits coups de cuiller, des glaces de diverses couleurs, framboise et abricot, au lieu de regarder les eaux bleues du lac ou les villas de la côte enfonies dans la verdure.

Il admira une fois de plus, en la suivant, la gracieuse souplesse de ce corps en mouvement, la nuque lumineuse et la lourde masse des cheveux châtains. Il songea que le lendemain il quitterait Evian, où tous deux se trouvaient en villégiature, et qu'il ne se sentait pas le courage de dire adieu à cette belle enfant dont il s'était épris.

Ils dépassèrent le groupe des musiciens qu'entourait un cercle d'auditeurs, et parvinrent à l'avant du bateau.

Aussitôt, elle se retourna vers lui, et de sa voix câline:

—Maintenant, dites les-moi?

—Et quoi donc?

—Vos trois mots anglais. Nous sommes venus ici pour cela.

Elle le regardait très doucement, pour l'encourager.

—Le vent les emporterait, et ce sont trois mots précieux que je ne désire point perdre. Tout à l'heure, je vous les dirai en douceur.

Elle semblait regarder en avant le lac qui s'allongeait, s'étendait comme une petite mer, et dont les eaux bleues pâlissaient au loin, se mêlant aux rivages confus dans une brume dorée. En réalité, elle regardait dans son cœur, surprise un peu de ce qu'elle y découvrait.

Jusqu'à ce jour, elle s'était laissée vivre, et, la vie n'ayant réclamé d'elle aucun dévouement, aucun sacrifice, elle n'imaginait pas qu'elle eût bénéficié d'un régime de faveur. Le monde ne se composait, à ses yeux rendus myopes par l'existence facile, que d'une jeunesse fortunée que le flirt occupait. Elle ne soupçonnait point qu'on pût être pauvre ou avoir quarante ans. Elle ignorait que le temps passe, et que sa fragilité donne leur prix aux grandes sensations de joie ou de douleur humaines. Voici que l'attente de l'amour reculait pour elle—seulement un peu—les bornes du monde. A cet instant, elle traitait avec dédain ce qui suffisait d'ordinaire à l'enchanter: les belles toilettes, la musique de danse et les compliments. Une glace même—vanille et citron, ses préférences — ne l'eût pas distraite. Elle goûtait dans sa distraction un délice inconnu et vif.

Lui contemplait gravement la jeune fille qui avait vaincu son orgueil: Il ne sourirait plus, et méditait sur les trois mots anglais qu'il allait dire. Il datait sa vie si active d'un mois à peine Se souvenait-il encore de ses campagnes du Soudan et du Tonkin, et qu'il était capitaine d'artillerie de marine attaché au ministère des colonies? Il avait accompagné à Evian sa mère languissante, à qui le médecin ordonnait cette eau légère. Là, il avait rencontré Mary de Laurane, et l'avait aimée tout de suite pour sa fraîcheur de rose en bouton, pour le teint clair et délicat de ses joues, pour ses yeux bleus si francs, sa petite bouche relevée aux angles, son nez retroussé à peine, et aussi pour cette jolie nature spontanée et sincère que ses moindres paroles laissaient paraître, et cette absence totale de coquettrie, cette ingénuité anglaise qu'elle gardait jusque dans ses hardiesses.

Il devait partir le lendemain, et il avait décidé que, durant ce dernier tour du lac qu'ils faisaient ensemble, il lui déclarerait son amour. Ne l'avait-elle pas encouragé par cette prédilection qu'elle lui marquait sans cesse? N'attendait-elle pas ces trois mots anglais qu'elle savait bien? Pourquoi n'accepterait-elle pas d'être sa femme, de partager sa vie? Au moment de parler, voici qu'il se sentait pris d'hésitation. Sa fortune était médiocre et, par les propos de la ville d'eaux il savait que le père de Mary dévorait sans scrupule les biens qu'il administrait et que déjà il avait beaucoup réduits.

La jeune fille l'aimerait-elle assez pour mener au besoin avec lui une existence moins luxueuse? Ne préférerait-elle pas épouser quelqu'un de ces fantoches millionnaires qui l'agaçaient en la courtisant?

Le vapeur, après une escale à Nyon, traversait le lac. L'orchestre jouait maintenant pour les voyageurs de seconde classe, et les notes stridentes de la petite flûte parvenaient seules jusqu'au pont supérieur.

Les deux jeunes gens se décidèrent à quitter la proue que le vent balayait. Ils s'assirent côte à côte sur un banc inoccupé. En arrière du bateau en marche, ils apercevaient Nyon, ville ancienne et somnolente que couronne une forteresse dont l'âpreté ne réussit pas à atténuer la douceur du paysage, et à l'avant ils voyaient se repprocher d'eux la pointe d'Yvoire, avec son village de pêcheurs et la masse carrée de son vieux château. Mais ils ne s'intéressaient guère au décor.

Mary supportait malaisément ce silence où Jean s'enfonçait. Elle se plaisait au bruit léger des paroles qui dispersent les pensées trop profondes et les tristesses menaçantes.

—Vous rentrez demain à Paris? dit elle.

Et elle ajouta gentiment:

—Quel dommage!

Et, pour secouer décidément la torpeur de ce compagnon taciturne dont elle redoutait les yeux sombres, elle babilla:

—Moi, je dois y aller dans votre Paris. Ce sera le mois prochain, pour un mariage. C'est une de mes amies qui fait une bêtise.

—Qui fait une bêtise? répéta distraitement Jean qui avait terminé sa songerie et vaincu ses hésitations.

—Oui, elle épouse un jeune homme sans fortune et qui pis est, un médecin qui sera toujours en courses le jour, et peut-être la nuit!

—Mais pourquoi fait-elle une bêtise? reprit le jeune homme soudainement intéressé. Ils ne s'aiment pas?

Il fixait de ses yeux perçants le visage rosé de Mary. Celle-ci ne remarqua pas cette attention subite et comme agressive.

—Ils s'adorent! fit-elle,

—Alors je ne comprends pas.

—Oh! Vous allez comprendre. Les parents d'Hélène—elle s'appelle Hélène—ne lui donnent que cinq mille francs de rente son petit médecin, qui débute, en gague à peine autant. C'est la misère. Elle doit prendre un appartement de quinze cents francs.

Il fixait la jeune fille avec une expression d'inquiète curiosité qui l'eût avertie, mais elle ne leva pas les yeux. A ses brèves questions, à l'intonation de sa voix, elle le devinait mécontent et, rebelle à toute peine, elle ne tenait pas à rencontrer les durs regards de son ami difficile. Sa mère, Anglaise, lui avait transmis un esprit positif. Elle conclut d'un mot son petit raisonnement pratique:

—Ils seront très malheureux. C'est leur affaire.

—Vous en êtes sûre?

—Evidemment! Pour s'aimer, il faut ignorer la gêne. Et j'ai calculé ce qui est nécessaire pour vivre à Paris.

—Ah! vous avez calculé?

—Oui. C'est un budget très complet. Il faut trente mille francs par an, au moins.

—Au moins! approuva Jean Séraval avec un sérieux ironique auquel la jeune fille put se méprendre.

—Je pourrais vous donner les chiffres exacts, reprit-elle.

Je vous remercie. Je m'en rapporte à vous.

Leur flirt prenait une tournure bizarre.

Se croyant approuvée, Mary insista:

—Ils seront pauvres.

—Oh! une pauvreté relative! protesta faiblement le jeune homme. Beaucoup de gens vivent à moins.

—Le croyez-vous!

—J'en suis certain. Et puis les choses essentielles ne s'achètent pas. L'amour, le dévouement, la beauté du ciel, des eaux et des arbres n'ont pas de prix. Le charme de cette heure bleue et dorée, que vaut-il?

—Nous avons le loisir de le goûter, affirma posément Mary, C'est la fortune qui met en valeur la beauté.

—Et si l'on en manque, comme votre jeune ménage?

—Alors, il ne faut pas se marier.

Elle formula cet axiome nettement, avec un grand souci de dire la vérité.

Pendant leur conversation, le bateau avait dépassé Thonon haut sur la rive et dissimulé à demi dans la verdure. Il doublait la pointe de Ripaille. Evian apparut. La brise s'était calmée, ils purent demeurer à l'avant. Elle se souvint que Jean Séraval, son ami Jean, devait partir le lendemain.

Elle regarda enfin son compagnon de voyage. Sur son visage elle vit distinctement une poignante tristesse. Surprise, presque interdite, elle murmura:

—Qu'avez-vous?

—Moi? Je n'ai rien.

Elle tenta de secouer l'impression pénible qui la gagnait:

—Le soir est venu. Maintenant, dites moi vos trois mots anglais.

Le sourire qu'elle esquissa expira involontairement sur ses lèvres. Jean, la taille redressée, et comme indifférent, répondit:

—Je ne les sais plus. Je crois que je les ai laissés tomber dans l'eau de ce beau lac.

Et négligemment il ajouta:

—Ne les regrettez pas. C'étaient trois mots inutiles.

Elle comprit enfin. Elle enveloppa le jeune homme d'un regard de tendresse infinie. Elle le trouva beau, fier, un peu dédaigneux, et songea—trop tard—qu'il eût été doux de se donner toute à lui et même de lui sacrifier quelque chose, beaucoup de choses, toutes choses. Les trois mots anglais lui vinrent du cœur à la bouche. Si elle les disait, elle, la première, en l'assurant loyalement que tout à l'heure elle se trompait!....

Elle n'osa pas. Ils ne prononcèrent plus jusqu'à l'arrivée que des phrases insignifiantes qui cachaient leurs deux peines. L'amour les avait touchés successivement.

C'est un dieu exigeant qui veut des sacrifices.

Ils avaient passé cette soirée délicieuse à supputer le prix de le vie, au lieu de vivre. Ni elle ni lui n'avaient eu le courage de braver le mystère sacré que contiennent les trois mots:

—"I love you."

INFECTION MUSICALE.

—

La "Voix parlée et chantée" est une très intéressante petite revue qui est publiée par le directeur de l'Institut des Bègues. Elle rapporte un cas "d'infection musicale," qui, parait-il, est unique. Car l'infection psychique ou, si vous voulez, la contagion des idées délirantes, la folie par sympathie, fréquente dans les familles, est un phénomène assez rare dans les hôpitaux. La "Voix" rapporte donc l'histoire d'un imbécile agité, nommé F.... et d'un idiot apathique, sourd et ne parlant pas, nommé D.... Le premier séjournait de préférence dans un corridor, de l'hôpital d'Hubertusbourg, près du cabinet du médecin. Au commencement de mars 1899, il se mit à fredonner sans fin une mélodie de sa composition, toujours la même, d'ailleurs, qu'il chantait, la voix tantôt sourde, tantôt rugissante, tantôt claire, la bouche close ou mi close, tout en s'adossant contre le mur ou en se balançant rythmiquement sur ses jambes et en se bouchant souvent les oreilles. Pour plus d'agrément, il s'accompagnait souvent d'un couvercle. Le médecin, sans doute exaspéré, le relégua, le 9 mars, à l'étage supérieur. Et pendant huit mois, le silence régna. Tout à coup, le 13 janvier 1900, la chanson recommença dans le corridor. C'était le second idiot, qui en avait reçu l'obsession du premier. Mais la communication avait mis six mois à se produire. Il est remarquable que D.... et F...., qui étaient tous deux imbéciles, ajoutaient cependant des variations au thème initial. Le médecin croit y voir une participation à l'instinct naturel du jeu, qui, à des degrés plus élevés du développement intellectuel, conduit à approfondir une mélodie et à la traiter d'une façon thématique. Autrement dit, ces idiots dont l'un ne comprenait ni ne parlait, avaient cependant en eux le principe même et comme la première étincelle du génie de Bach et de Mozart.

Le Texas & Pacific Railway.

THE T AND P TEXAS PACIFIC RAILWAY

TEXARKANA SHREVEPORT EL PASO NEW ORLEANS

A été choisi par la

Division de la Louisiane, U. C. V.,

—COMME LA—

ROUTE OFFICIELLE POUR DALLAS

—PENDANT LA—

Réunion des Vétérans Confédérés en avril.

Un train spécial quitte la Nouvelle-Orléans, à 10 heures a. m., le 20 avril. Arrivera à Dallas, à 6:50 heures a. m., le 21 avril.

Allez voir A. S. Graham, l'agent de billets, Hôtel St-Charles.

1er mars—

RÉPONSE D'UN JESUITE AU PERE MAUMUS

—

Chez le Révérend Père Coubé

—

Du *Gaulois*:

Le R. P. Maumus, Dominicain, vient de publier sous ce titre: "La Crise religieuse et les Leçons de l'Histoire", un livre retentissant, encore que d'une opportunité sujette à discussion, dont la partie historique constitue le réquisitoire le plus dénué de bienveillance contre l'ancien régime et dont la partie morale—si je puis ainsi dire—aboutit à cette conclusion, que le moment est venu pour les catholiques de s'entendre avec "les fils de la Révolution" sur le terrain de la "Déclaration des droits de l'Homme", que pour les prêtres eux-mêmes "accepter le régime actuel est un *minimum*" qui ne saurait suffire à leur zèle, et qu'enfin ils doivent être "les serviteurs dévoués de la démocratie".

Dans cet ouvrage, auquel le R. P. Bourgeois, provincial des Dominicains de l'Ile de France, n'a pas cru devoir refuser l'imprimatur, bien qu'il n'en épouse sans doute pas toutes les idées, il y a du moins une affirmation à laquelle tous les catholiques adhéreront sans difficulté, c'est l'hommage rendu aux Pères de la Compagnie de Jésus, que l'auteur appelle si justement "ces champions intrépides des droits imprescriptibles de l'Eglise."

Il n'en est que plus curieux que la première protestation vraiment autorisée qui s'élève contre la thèse du Père Maumus soit précisément celle d'un Jésuite, lequel ne pouvait à la vérité mieux prouver qu'il mérite personnellement l'éloge adressé en bloc à tous les fils de saint Ignace par un fils de saint Dominique.

Ce Jésuite est le Père Coubé

L'arbitraire du pouvoir civil l'empêche de faire entendre dans nos églises les grandes vérités chrétiennes. La politique romaine lui interdit de revendiquer, même en de plus libres tribunes, "les droits imprescriptibles de l'Eglise." Cela ne suffit pas à le réduire au silence. Le Père Coubé a fondé une petite revue où il écrit ce qu'il ne lui est plus permis de dire. Cette petite revue a un titre mystique, sous lequel elle livre pourtant le bon combat. Elle s'appelle *O salutaris hostia*. C'est dans ce dernier numéro, au cours d'un article contre la franc maçonnerie, que je trouve la protestation dont je parlais tout à l'heure.

Lisez et pesez les mots:

Il faut aussi démasquer et combattre une autre forme de la franc-maçonnerie, la Révolution. Et ici l'aveuglement est plus grand encore parmi nous. Plusieurs qui commencent à comprendre que la secte maçonnique est néfaste, chérissent ou respectent toujours le nom de la Révolution. Pauvres naïfs! S'ils étudiaient l'histoire, ils verraient que la Révolution s'est parée du nom de liberté et s'est tumultueusement mise à la tête des réformes que toute la nation réclamait et elle allait pacifiquement opérer, pour cacher une tout autre marchandise sous ce brillant pavillon. Préparée et fomentée par la franc maçonnerie naissante, elle n'a eu d'autre but elle aussi, que de renverser la croix et l'autel: le reste n'était que masque et prétexte. Elle aussi, elle est, suivant le mot de Joseph de Maistre, satanique dans son principe. Elle aussi elle est la révolte contre Dieu et son Christ. Elle n'a proclamé les droits de l'homme que pour supprimer sournoisement les droits de Dieu.

La grande habileté de Satan a été d'entretenir l'équivoque sur ce nom de Révolution, en y montrant une revendication de la justice et de la liberté, alors qu'elle n'est que la haine des classes et l'égorgement des nations sur lesquelles elle s'abat. Les plus bas coquins de la terre qui ont fait la Révolution, sont préconisés comme les libérateurs et les messies de l'humanité: on les appelle les grands ancêtres, et l'on cache soigneusement au peuple quel est leur chef de file, l'inspirateur de leur cruautés: C'est Satan. Satan, voilà le vrai grand ancêtre de la Révolution. Tant que nous n'aurons pas compris cela, nous n'aurons rien compris à la philosophie de l'histoire depuis cent ans. Tant que nous n'aurons pas confondu dans la même réprobation et la même déclaration de guerre la franc-maçonnerie et la Révolution, nous n'aurons rien fait pour notre société. Hors de là, pas de salut!

Quoi qu'il en soit, il nous a paru fort utile, pour l'édification des catholiques, de demander au R. P. Coubé de bien vouloir préciser la portée et le sens des lignes que nous venons de reproduire. Il a bien voulu y consentir, dans la mesure, toutefois, restreinte que permettent les circonstances et les règlements de son ordre.

—Je dois vous déclarer tout d'abord, nous dit l'éminent religieux, qu'en écrivant mon article sur la franc-maçonnerie, et spécialement le passage relatif à la Révolution, je n'ai cédé nullement au désir de répondre au Père Maumus. Et la meilleure preuve de cette pureté d'intention, c'est que mon article était écrit avant la publication de son livre.

"Il n'y a donc là qu'une coïncidence, mais une coïncidence que je suis bien loin de regretter, que je trouve même très heureuse, car je professe l'opinion la plus diamétralement opposée à celle du Père Maumus sur la solution désirable de la "crise religieuse" dont nous souffrons et je n'entends pas du tout comme lui "les leçons de l'histoire."

"Il préconise l'action des catholiques sur le terrain de la Révolution. Je juge, moi, que l'action des catholiques ne peut s'exercer utilement et dignement que sur le terrain de la contre-révolution.

"Il est faux, à mon sens, que "l'évolution politique et sociale "dont les dernières années du "dix huitième siècle ont donné "le signal—ainsi s'exprime le "Père Maumus—fût nécessaire "et juste". Sans doute *une* évolution était nécessaire et juste, mais non celle qui s'est accomplie et dans la forme où elle s'est accomplie. De même, au temps de Luther, je reconnais qu'*une* réforme était nécessaire et juste, mais non la Réforme précisément à laquelle Luther a donné son nom. Et je pense que les catholiques ne peuvent pas plus adhérer sur le terrain politique à la Révolution, que sur le terrain religieux au protestantisme.

"Quant aux "droits de l'homme", il faut s'entendre. Je ne nie pas que l'homme ait des droits, mais je nie qu'il en ait contre les droits de Dieu, et j'affirme que, pratiquement, l'affirmation, par la société moderne, des droits de l'homme, équivaut à la négation des droits de Dieu. Pour le prouver, il suffirait de dresser le bilan de toutes les lois, issues logiquement de l'esprit révolutionnaire, qui oppriment actuellement la conscience catholique. Ces lois, le Père Maumus n'en parle pas. Ce sont bien elles, pourtant, qui causent la "crise religieuse" au milieu de laquelle nous nous débattons. Je ne fais d'ailleurs pas au Père Maumus l'injure de penser qu'il approuve ces lois. S'il n'en parle pas, c'est donc qu'il sait fort bien qu'il ne le pourrait faire sans gêner sa démonstration. "Habemus tacentem reum."

Le numéro de l'"O salutaris hostia", d'où nous avons extrait l'opinion—avant la lettre—du Père Coubé sur le nouveau livre du Père Maumus, nous ménageait une surprise. On y annonce, en effet, que l'éminent Jésuite prendra prochainement la parole à la réunion de la Ligue des femmes, le dimanche 20 avril, à l'église Saint-Joseph.

—Je croyais, mon Révérend Père, que la parole publique vous était désormais interdite?

—Pas tout à fait, m'est-il répondu. Il m'a été interdit, par mes supérieurs, dans les circonstances mêmes que le "Gaulois" a récemment exposées, de traiter, dans des salles laïques, les questions qui se rattachent à la défense des droits et à la revendication des libertés de l'Eglise. Mais mes supérieurs ne m'ont nullement défendu de me faire entendre dans les églises.

"Il est vrai que le gouvernement entend interdire l'accès des chaires catholiques aux religieux non autorisés. Eh bien! le gouvernement me poursuivra, comme il a poursuivi les autres, voilà tout.

"On me poursuivra, on me condamnera, et je recommencerai. Il n'y a pas de droit contre le droit."

Remarque significative.

Presse Associée—

Rome, 19 avril—De l'importance est attachée à une remarque récente du Pape qui, en conversation avec le Père Leron Perosi, le compositeur italien, lui a demandé des nouvelles de son ami, le cardinal Guiseppe Sarto, le patriarche de Venise.

"Attachez-vous à lui, Père," a dit Sa Sainteté, "car il pourra beaucoup pour vous dans l'avenir. Nous croyons fermement qu'il sera notre successeur."

Le cardinal Sarto est un Italien. Il est né en 1835 et a été créé cardinal en 1893.

—:o:—

The Piano and the Persian

Oriental diplomacy is a thing by itself but business is the same the world over

The reason given by

The Shah of Persia

for desiring a

STEINWAY

PIANO

is just what you are now saying to yourself: "The reputation of the firm for the excellence of its pianos surpasses that of all others engaged in the same trade." The royal buyer is much pleased with his investment, but the satisfaction of American patrons is what built up the reputation.

THE—

GRUNEWALD'S,

735 CANAL ST.,

Are the Agents and Headquarters for all the leading Pianos made. Easy terms made with those who want pay cash.

Pianos and Organs taken in exchange.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

10 Commencé le 16 Février 1902.

LE Calvaire d'Agnès

—

PAR SIMOM BOUBÉE.

—

PREMIÈRE PARTIE

—

(Suite.)

—Ah! monsieur le commissaire, comme je le disais tout à l'heure à mon ami, monsieur le marquis de Cambournac, qui veut bien m'assister en cette douloureuse circonstance, ce ne sont point des soupçons que j'ai, c'est une certitude. Mon Agnès est une enfant naturelle; elle est le fruit d'une liaison que j'ai eue, lorsque je chantais à l'Opéra italien, à Pétersbourg, avec Son Altesse le grand-duc Dimitri Pétrowitch de Russie....Je m'étais laissé prendre aux fallacieuses promesses de ce prince....Il m'a abandonnée après m'avoir rendue mère...Aujourd'hui, il veut me ravir mon enfant et m'atteindre ainsi dans mon bonheur de femme et dans mon effection maternelle....J'ai la loi pour moi, n'est-il pas vrai? et je porte formellement plainte contre le ravisseur de ma fille.

Le commissaire lâcha la plume qu'il tenait à la main et regarda Alice entre les deux yeux:

—Alors, madame, permettez moi de vous le dire: ce que vous avez de mieux à faire, c'est de retirer votre plainte, ou plutôt de ne point formuler et de laisser les choses suivre leur cours. De l'avis de tout le monde, la jeune Agnès sera mieux placée où son père la mettra qu'elle ne l'est auprès de vous.

Alice se leva, verte d'indignation et de colère.

—Je me retire, monsieur, dit-elle, je puis heureusement m'adresser à d'autres magistrats: je vous laisse la honte d'avoir lâchement injurié une femme qui, d'ailleurs, n'a trouvé personne pour la défendre.

Ces dernières paroles visaient le soi disant marquis et le mettaient dans une situation extrêmement délicate.

Il n'hésita guère, d'ailleurs, sur ce qu'il devait faire.

Il avait l'habitude des résolutions subites.

Il se leva de son siège, enfonça son chapeau sur sa tête, prit son jonc à la main et dit d'une voix sèche et sifflante:

—M'sieur l'commissaire, vous êtes un malappris! J'aurais dû conseiller à madame de s'adresser à monsieur le préfet de police, et non à un de ses préposés ....Il n'y a jamais avantage à se frotter aux subalternes. Puisque vous ne voulez pas faire votre métier, nous nous retirons et vous aurez de nos nouvelles!

Le commissaire, sans sourciller, reprit sa plume, la trempa dans l'encre et dit d'un ton parfaitement calme:

—Vos nom et prénoms, monsieur?

Le chevalier d'industrie se redressa fièrement et dit d'une voix sonore:

—Georges - Albin - Rodolphe, marquis de Cambournac.

—Vous mentez! répondit froidement le commissaire, vous vous appelez Adolphe Maloisel, vous êtes un ancien perruquier: vous n'avez pas encore un casier judiciaire, mais vous avez souvent côtoyé la cour d'assises. Depuis quelque temps, vous étiez surveillé; on est maintenant fixé sur votre compte. Je vous engage fortement à vous retirer d'ici sur la pointe des pieds et à faire parler de vous le moins possible.

Malgré son aplomb extraordinaire, Maloisel resta comme foudroyé.

Être ainsi dévoilé devant une femme qui vous aime, n'est-ce pas la plus cruelle chose du monde?

Le chevalier d'industrie pâlit et porta la main à son cœur avec un geste douloureux.

Quelques jours auparavant, il aurait peut-être conservé son sang froid et "bluffé" intrépidement, mais de récentes malencontres avaient atténué son audace et diminué son énergie.

Il avait perdu tout crédit dans les cercles, il avait été pris presque en flagrant délit de "poucette" dans un tripot, il était saisi et allait être vendu.

De plus, il savait, à n'en pas douter, que Molossart travaillait activement à le perdre.

En insultant le commissaire, il avait jeté son dernier feu.

Le misérable était maintenant terrassé.

Il eût voulu fuir qu'il n'eût pas pu; il était comme cloué sur place.

M. Dufraval, se tournant de nouveau vers Alice, lui dit d'une voix adoucie:

—Madame, laissons le prince agir à sa guise. Mon avis est qu'il ignore même votre démarche auprès de moi....Quant à vous, croyez moi, ne restez pas à Paris. Vous avez assez de talent pour obtenir un engagement théâtral en province ou à l'étranger. En reprenant votre carrière dramatique, vous réparerez assez aisément les pertes d'argent que vous avez faites ces temps derniers....Vous n'avez pas loin à aller pour trouver un agent dramatique ..... juste à côté du commissariat demeure le sieur Calpestri.....Je sais qu'il cherche des sujets pour l'Egypte.....il y a beaucoup, beaucoup à gagner..... Voyez ce que avez à faire.....

Le visage de madame de Montclave s'illumina d'une flamme soudaine.

Il y avait autant de légèreté que de corruption chez cette malheureuse créature très impressive et plus naïve qu'elle n'en avait l'air.

—Merci, monsieur le commissaire, dit-elle.

Et elle sortit presque triomphalement, oubliant le grand-duc, oubliant sa fille, oubliant même le marquis....

Mais, elle se ressouvint de lui, lorsqu'ils se trouvèrent face à face sur le trottoir, devant le commissariat.

Ainsi, ce beau marquis de Cambournac, qu'elle avait aimé et admiré, n'était qu'un vulgaire escroc, né dans les derniers rangs du peuple et menacé de finir ses jours au bagne!

Sa colère contre lui se doublait d'une grande tristesse.....elle

qui, une fois assise les séparaient, que la femme du docteur Vallurier, jeune, belle, adulée, enviée même dans une société dont elle était un des joyaux, une fois encore à bout de forces, emmenée vers cette prison où elle allait se trouver en contact, avec toutes les laideurs, toutes les hideurs, toutes les plaies jusqu'alors ignorées, s'avançait, balbutiant toujours les noms chers.

V

Chez les Truchon, rue Turbigo, c'était grand remue-ménage.

Tout le monde sur pied.

La location rapide, et dans de très bonnes conditions, de "son cinquième," bien qu'encourageante par rapport au dernier étage restant vacant, boulevard Malesherbes, avait, après une dernière hésitation, convaincu M. Truchon, qu'il lui serait aussi économique d'occuper cet appartement, que de s'installer dans un hôtel, comme le prétendaient tout d'abord, son fils et sa fille.

On allait déménager.

Arrive un age, où les parents ne sont plus que les esclaves de leur progéniture, fort heureux quand celle ci, se montre raisonnable.

Ernest et Ernestine, il n'y pas à se leurrer, étaient les maîtres.

Non seulement ils faisaient de leur mère, tout ce qu'ils voulaient, ils le retournaient, lui, comme un gant.

Et, au fond, ne se trouvaient-ils pas dans le vrai, ce gamin et cette gamine?

N'est il pas du devoir d'un homme, qui venu à Paris en sabots et en bourgeron, atteint à la position enviée de millionnaire, de faire entrer dans la poche des travailleurs, que forcément et si honnête qu'il soit, il a exploités, un peu de cet argent, tombé dans la sienne à la faveur de son intelligence, soit, — par son travail, soit encore, mais aussi et surtout peut-être, à cause d'une de ces veines qu'on peut qualifier d'insolentes, qui vous courent après, qui vous accrochent et qui vous servent?

Ah! oui, il l'était lui, Ernest Truchon — Ernest 1er comme disait sa femme - un veinard!

Il avait assez de bon sens, — et justement d'honnêteté, —pour se rendre compte que, eût-il déployé plus d'âpreté au travail, plus d'intelligence, — ce qui n'était guère possible — si la chance n'avait pas invariablement visé de son côté, il ne fût arrivé qu'à de modestes rentes comme tant de gens, réputés encore chançards.

Même cette affaire de margarine, cette grosse affaire dans laquelle il se lançait et qui pouvait tourner du mauvais côté, se mettait entre ses mains à prospérer, et cela d'une façon fantastique.